

35° 30' 47" Nord

Ce matin, il est arrivé au pied du shelter avec "toute la poussière de la dune derrière les yeux" comme disait son père. Comme chaque nuit il a mal dormi. Et ça fait des mois... si longtemps . A croire qu'il en a toujours été ainsi, telle une seconde nature, du moins depuis qu'il a quitté le Soudan...

La nuit dernière, les ronflements des voisins, les cris des cauchemars enfantins, les soupirs de maints couples ont été dominés par les plaintes d'une femme en train d'accoucher pas très loin, à l'infirmerie du quartier 4. Amine n'a pas eu le courage d'aller voir. Les pleurs du bébé, vers 5 heures, puis le silence revenu, montraient assez que l'infirmière éthiopienne avait terminé le travail. La mère, l'enfant allaient bien.

Sitôt grimpé à l'échelle, il a poussé la porte qui grince sur ses gonds rongés par l'air marin. Joris est déjà là, tendant un café fort dans un mug à l'effigie d'Homer Simpson. Amine s'est attribué cette tasse, perdue au milieu d'autres, aux drapeaux italien, allemand, suisse, oubliées là par les humanitaires venus les aider. Ils étaient nombreux, du moins au début...

Au début, c'est vrai, Lampedusa ne devait être qu'un bien nommé "hot spot", une étape pour les nouveaux venus d'Erythrée, du Soudan, d'Ethiopie, survivants d'une traversée partie de Tripoli ou d'autres ports de Méditerranée. Encore Amine avait-il eu la chance inouïe d'embarquer sur un "vrai" bateau avec un "vrai" capitaine, et qui ne les avait pas abandonnés aux douaniers ou pire, aux vagues. Nulle sépulture pour les tombés en mer. Partant nul souvenir. Pour les rescapés Lampedusa était comme un porte-avion transitoire d'où ils pourraient partir pour l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne ou la France. La France, lui avait dit son père, c'est un très beau pays, seulement une personne sur deux est raciste...

Mais ça, c'était avant; l'épidémie venue, l'Italie avait brutalement fermé ses frontières et même la Sicile, toute proche était inaccessible. De "hot spot" qu'elle était, Lampedusa était devenue "burning spot", voyant s'échouer sur ses côtes de plus en plus d'embarcations sommaires, et augmenter la foule des reclus de ses camps. Obligatoire, le confinement rendait l'isolement impossible. Et la contagion inévitable. Au début les humanitaires étaient nombreux, ensuite un par un, toutes nationalités confondues, ils avaient été rapatriés. Seul Joris était resté, Joris le Suisse, avec sa barbe rousse, aussi désordonnée qu'une forêt primaire, et sa Jeep avec laquelle il faisait chaque matin la navette entre le camp et le port, en quête d'éventuels colis médicaux, alimentaires, voire de poisson frais.

Amine a fini un café qui le secoue à peine de sa torpeur. Il cherche des papiers sur le bureau.

- Je dois aller au bloc 4. Il y a eu une naissance cette nuit, il faut la déclarer et...

Il n'osera pas dire que la venue de cet enfant, comme celle de quelques autres dans un camp surpeuplé depuis des mois, compense à peine la perte de ceux, hommes et femmes, malades hier, aujourd'hui enterrés dans un recoin de l'île sous des cairns de pierre hâtivement dressés. Avec, pour seule trace de leur passage, un nom, une date, un pays, tracés d'une peinture blanche que pluies, soleil et tempêtes s'empresseront d'effacer. Joris lui a tapé sur l'épaule; il parle un anglais bien à lui avec un fort accent helvète comme la plupart des intervenants de "One happy family", l'ONG intervenant avec quelques autres auprès des réfugiés.

- Mais alors, ce sera peut-être le premier bébé du "déconfinage"! Comment? C'est vrai, t'es pas bien réveillé, je vois. On est peut-être au jour d'avant le jour d'après. J'te dis rien, branche -toi sur CNN...

Machinalement, Amine a allumé l'ordinateur sur le bureau jonché de fiches, de relevés, de feuilles de route à en-tête de "One happy family". "Happy" pour de bon?

Sur l'écran la présentatrice parle, au-dessus d'un bandeau annonçant, blanc sur fond noir, les dernières nouvelles internationales.

- Violents orages dans le Tennessee et l'Oklahoma. Des populations déplacées.
- Des progrès dans la lutte contre la pandémie; la plupart des états de la côte est seront déconfinés.
- France, le nombre de cas déclarés en nette diminution.
- Coronavirus et crimes de guerre au Yemen

- Suisse, qui paiera la facture de la gestion de la crise?
- Malte, alerte sur la crise en Lybie
- Italie, Rome relâche progressivement le confinement.
- Grèce, la situation reste sous contrôle

Il a coupé le son. Alors ce serait possible? Ce matin si ordinaire serait peut-être celui d'un jour d'espoir. Quelque chose d'une lumière au bout de ce tunnel dans lequel ils s'étaient tous, plus ou moins, résignés à s'enfermer. Persuadés sans doute que ce qui tombait du ciel ne les atteindrait pas s'ils s'enterraient volontairement dans un souterrain de désespérance...

Amine s'est assis; il regarde sans le voir le défilé des images. Au fond, depuis des mois il s'était habitué à cette succession des jours sans autre fin que celle du soir, à cette promiscuité souvent riieuse des tentes où l'on se serrait pour avoir moins froid les nuits de vent du nord. Il avait aimé sa nouvelle vie de chef de bloc, à la fois animateur, juge de paix, scribe et enseignant, arbitre des conflits, infirmier des corps, consolateur des deuils, jardinier des espoirs.

Parmi les livres abandonnés dans le bureau, en majorité en français, italien ou allemand, langues qu'il ignorait, il avait trouvé un Penguin book tout corné, *The Nigger of the "Narcissus", a Tale of the Forecastle* de Joseph Conrad. *Le nègre du "Narcisse", une Histoire du gaillard d'avant*. Il avait aimé le titre, même si la préface lui apprenait que certains éditeurs avaient préféré celui, plus neutre de *The Children of the Sea*. Et puis c'était une histoire de marin. Il la lisait le soir à ses compagnons de chambrée, leur en traduisant des passages en arabe, en nubien ou en shilouk.

- " *Un camarade de bord disparu, comme tout autre humain, disparaît à jamais: et je n'ai jamais rencontré l'un d'eux à nouveau. Mais parfois le flot spontané de la mémoire remonte avec force le sombre fleuve aux neuf Méandres. Alors sur les eaux solitaires dérive un navire-- l'ombre d'un navire armé d'un équipage d'ombres.*"

Après tout qu'était devenue cette île, sinon un navire un peu démesuré, pareillement battu des flots, peuplé d'un équipage hétéroclite? Quand il partirait, Amine laisserait là ce bouquin, comme il laisserait dans l'ordinateur ce DVD, le seul, qu'il avait vu maintes fois, usé déjà de nombreux visionnages et dont l'image s'arrêtait parfois, au point qu'il fallait passer au chapitre suivant, quitte à perdre le fil d'un récit tissé de superbes images. Un luxe que même la cour du roi Ménelik, fameux dans toute l'Afrique de l'Est, n'avait pu connaître.

Le film était en italien, mais sous-titré en anglais, ce qui avait permis à Amine d'en comprendre l'essentiel. *Il Gattopardo*, c'était le titre, avec Alain Delon et Burt Lancaster. Alain Delon, tout le monde le connaissait en Afrique; quant à Burt Lancaster, on l'avait vu dans des westerns et puis dans un film de guerre. Au Vietnam?

L'image est bloquée sur une scène où le jeune Delon, neveu d'un prince sicilien incarné par Lancaster, explique les raisons de son départ au combat. Les enjeux sont obscurs mais les sous-titres clairs:

- Si nous voulons que tout reste pareil, il faut que nous changions tout..